

Section 3

Des coefficients sonantiques à la théorie des laryngales

Marie-José Reichler-Béguelin

Le *Mémoire sur le système primitif des voyelles en indo-européen* de Ferdinand de Saussure est paru en décembre 1878, alors que son auteur était âgé de 21 ans. Reproduit en 1922 dans le *Recueil des publications scientifiques* (= Reprints Slatkine, Genève-Paris, 1984) qui rassemble les écrits de Saussure relatifs à la grammaire comparée des langues indo-européennes, le *Mémoire* en occupe les 268 premières pages, soit pas très loin de la moitié¹. Il représente l'ouvrage le plus achevé que nous possédions de la main du linguiste genevois, cependant plus célèbre aujourd'hui pour son œuvre posthume.

Souvent présenté comme le premier travail scientifique de F. de Saussure, le *Mémoire* avait toutefois été précédé par des productions de moindre dimension, dont deux au moins méritent le titre de préfigurations. D'abord, le juvénile «Essai pour réduire les mots du Grec, du Latin et de l'Allemand à un petit nombre de racines» (1872, résumé par Jakobson, 1969, et publié dans *CFS*, 32, 1978, p. 73-101), où Saussure, alors collégien de quatorze ans et demi, se proposait de ramener tous les mots des trois langues dont il avait connaissance à une quinzaine de racines triphonématiques, de schéma stable : (consonne - voyelle A - consonne). Cet «Essai» présente déjà l'idée, qui fera recette dans le *Mémoire*, de la régularité formelle des cellules morphologiques; derrière l'hypothèse glottogonique invraisemblable se profilent pourtant les procédés méthodologiques qui détermineront toute l'activité scientifique ultérieure, notamment l'attitude épistémologique privilégiant l'abstraction et la recherche des caractéristiques distinctives (voir Reichler-Béguelin, 1990). Déjà de type universitaire, le second travail préparatoire s'intitule «Essai de distinction des différents *a* indo-euro-

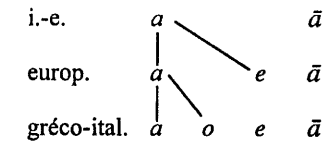
péens (*MSL* III, 1877 = *Recueil*, p. 379-390). Il annonce explicitement le *Mémoire* dans lequel ses conclusions seront reprises et notablement prolongées.

D'un point de vue biographique en tout cas, le *Mémoire* est un produit du séjour de F. de Saussure à Leipzig (1876-1880), où il avait suivi les cours de Hübschmann, de Windisch, de Braune, de Leskien et de Curtius, et où il avait été plutôt condisciple qu'élève de Brugmann et d'Osthoff, jeunes représentants de l'école néogrammairienne (voir p. 413) parmi lesquels on le compta parfois, mais avec qui ses relations furent relativement tendues².

Salué par Meillet comme «le plus beau livre de grammaire comparée qu'on ait écrit», couvert d'hommages par la plupart de ceux qui s'y sont penchés, le *Mémoire* n'est malheureusement plus connu que par un petit nombre d'initiés (Redard, 1978a, p. 29). A l'époque même de sa parution, en février 1979, L. Havet, qui fut un de ses recenseurs les plus précis et les plus élogieux, soulignait la difficulté de l'ouvrage, due, sans doute, à certains partis pris de l'exposé : exemples non traduits, complexité de la terminologie et de la symbolique utilisées (Havet, 1879 = Redard, 1978b). À nos yeux de modernes, il s'y ajoute que Saussure reprend pour la périmier définitivement la question du vocalisme indo-européen là où ses prédécesseurs l'avaient laissée : il réfère constamment à un horizon scientifique aujourd'hui perdu de vue même par les comparatistes formés, qui appréhendent précisément, aujourd'hui, l'indo-européen à travers les catégories mises en place dans le *Mémoire*. Le résumé que nous allons donner de ce dernier pourra être complété en consultant Vallini, 1969, Mayrhofer, 1981, et Gmür, 1986.

Dans son article de 1877 dont il a été question plus haut, Saussure avait pour but de différencier plusieurs types dans ce que l'on concevait alors unitairement comme l'*a* indo-européen. Son *Mémoire* se propose le même «objet immédiat» (*Recueil*, p. 3), mais inclus cette fois-ci dans la perspective plus large du «système» des voyelles de l'indo-européen, voyelles envisagées globalement et dans leur solidarité fonctionnelle. En fait, le *Mémoire* est à la fois bien plus et bien autre chose qu'un ouvrage de phonétique rétrospective. Malgré la modestie de son titre, il représente le premier traité moderne de morphologie indo-européenne. Son résultat extérieurement le plus brillant, et qui en fait le renom, est d'avoir «découvert» (il vaudrait mieux dire «reconstruit», ou «inventé» aux sens conjoints de «trouver» et de «concevoir») deux phonèmes indo-européens jusqu'alors inconnus, auxquels n'est pas assigné de contenu phonétique déterminé : les «coefficients sonantiques» *A* et *Q*, qui sont à la source de ce qui deviendra la théorie des laryngales indo-européennes (dans les symbolismes ultérieurement en usage, *A* = ∂_2 ou h_2 , *Q* = ∂_3 ou h_3). Si spectaculaire qu'elle soit, cette découverte ne représente pourtant que la retombée presque fortuite, pour ne pas dire anecdotique, du schéma d'alternances *morphologiques* rationnel et régulier que Saussure assigne aux cellules radicales et suffixales de la «langue mère» : c'est là que se situe son apport essentiel, et en ce sens le chapitre V du *Mémoire*, intitulé «Rôle grammatical des différentes espèces d'*a*», en représente incontestablement l'apogée.

Les six chapitres du *Mémoire* sont précédés de quelques pages de préambule (p. 4-7) où Saussure rappelle les théories du vocalisme indo-européen qui, à peu de variantes près, étaient celles de l'époque. Bopp et ses successeurs immédiats, confrontés au fait que l'arien présentait uniformément *a* là où les langues européennes (notamment le grec et le latin) montrent un vocalisme diversifié (*Buntvocalismus*), considèrent le modèle fourni par le sanskrit comme primitif, et conçoivent les *e* et les *o* des langues occidentales comme des «affaiblissements» de l'*a* primitif. Dans un travail de 1864 dont les conclusions furent ensuite reprises par Fick, Curtius précisa cette façon de voir en formulant une observation importante : les *e* européens d'une part, les *e* et les *o* gréco-italiques d'autre part, apparaissent dans des contextes concordants. Il en déduisit qu'en Europe, la scission (ou *Spaltung*) du *a* primitif s'était faite en deux étapes, présupposant chacune une situation d'unité dialectale pour les langues concernées (d'après *Recueil*, p. 4) :



L'*Ablaut*, ou variation vocalique, observable, par exemple, dans l'alternance présent/parfait du gr. *dérkomai* (je regarde), *dédorka* (j'ai regardé) représentait dès lors, dit Saussure, une «admirable utilisation du scindement de l'*a*» (p. 5) : admirable certes, mais aussi inexplicable et inexplicable.

Une autre tradition dans la conception du vocalisme indo-européen, représentée par Schleicher, puis Amelung, et aussi, dans une certaine mesure, Brugmann, reposait sur la notion de «renforcement» ou de «gradations»; elle était également calquée sur les caractéristiques du sanskrit et sur les modélisations qu'en avaient données les grammairiens indiens eux-mêmes. Il s'avère, en effet, que les éléments morphologiques du sanskrit alternent selon trois «degrés» (*Stufen*), un degré réduit considéré comme étant le degré de base, et deux autres qui paraissent caractérisés chacun par l'addition d'une voyelle *a* :

état premier : *bhud* «s'éveiller»

1^{er} renforcement (*guna* = «qualité, attribut») : *bhod* < **bhaud*

2^e renforcement (*vr̥ddhi* = «accroissement») : *bhaud* < **bhaaud*

Transposée à l'indo-européen, cette théorie aboutissait en gros à expliquer les *a* et les *o* gréco-italiques comme étant les représentants du *guna*, les *ā* et les *ō* étant, eux, issus de la *vr̥ddhi* : la scission de timbre restait inexplicable.

Observant qu'à certains *o* du grec et du latin, le sanskrit répondait par *a* en syllabe ouverte, Brugmann venait cependant de soupçonner que la langue mère avait peut-être possédé deux *a* : un *a*₁ proche de l'*e*, et un *a*₂ de quantité médiane entre la brève et la longue, considéré comme un renforcement de *a*₁ dû à l'accent; il ne remettait toutefois pas radicalement en cause l'idée d'un système ternaire³ *a*₁, *a*₂, et *ā*.

Saussure se propose au contraire de montrer fermement «qu'il s'agit de quatre termes différents et non de trois» (p. 6); en fait, il renverse la conception traditionnelle fondée sur l'*a priori* de la fidélité du témoignage sanskrit (cf. Leroy, 1970, p. 41-42) en affirmant que le système à quatre voyelles des langues de l'Europe méridionale constitue un archaïsme et non une quelconque innovation (souvent conçue par ses prédécesseurs en termes de dégénérescence ou de gauchissement).

Le cheminement argumentatif auquel procède Saussure est d'une exceptionnelle rigueur. Dans un premier chapitre intitulé «Les liquides et les nasales sonantes», il reprend à son compte les découvertes de Brugmann et d'Osthoff connues sous le nom de «théorie des sonantes», théorie selon laquelle l'indo-européen avait possédé des nasales-voyelles et des liquides-voyelles capables à elles seules de former une syllabe, répondant aux nasales et liquides-consonnes comme *i* et *u*, répondant aux semi-consonnes *j* et *w*. Comme les anciens r , l , m et n ont souvent abouti, dans les langues d'Europe, à un groupe *V+R* (ou *R+V*) par intervention d'une anaptyxe, Saussure entreprend un examen minutieux des contextes morphologiques où l'on peut s'attendre à rencontrer d'anciennes sonantes-voyelles, afin de trier tous les *a* (ou : toutes les voyelles) qui ne sont pas originelles, et donc qui n'ont pas de pertinence pour «la question de l'*a*» (p. 48). Cette tâche de «déblai» (*ibid.*) «se base sur une classification nouvelle des racines, qui ne pourra être justifiée que plus tard» (p. 9) : Saussure abandonne la représentation de l'apophonie radicale fondée sur le *guṇa* pour proposer un modèle où toutes les racines contiennent un *e* dans leur forme de base, même celles qu'«on a l'habitude de citer sous leur forme affaiblie, privée d'*e* : ainsi *kei*, *sreu*, *deik*, *bheugh* (*ki*, *sru*, *dik*, *bhugh*)» (p. 9). Cet *e* est systématiquement «expulsé» dans la forme faible des cellules radicales, mais aussi dans celle des suffixes et des désinences, provoquant la vocalisation des «coefficients sonantiques» qui suivent éventuellement le *e* fondamental. L'identité fonctionnelle est posée entre les racines «terminées par un coefficient sonantique» (*keilki*, *men/mn*), celles qui renferment «un coefficient sonantique suivi d'une consonne» (*deik/dik*, *derk/dṛk*) et celles qui sont simplement terminées par une consonne (*pet/pt*) (p. 9-10). Rappelons que les anciennes conceptions héritées de la tradition indienne mettaient sur le même plan les structures pleines du type de *men*, *sed* et celles, réduites, du type de *sru*, *dik*.

Au début du chapitre II («Le phonème *A* dans les langues européennes»), Saussure commence par interroger l'*a* du germanique : les langues du nord présentent en effet fréquemment le vocalisme *a*, ce qui était pris pour argument en faveur de leur apparentement privilégié avec le sanskrit (d'où le terme *indogermanisch*), en faveur aussi de l'unicité de l'*a* à époque ancienne. Or, l'*a* germanique répond en gréco-italique tantôt à *a*, tantôt à *o*, mais de telle façon que germ. *a* = gréco-ital. *a* n'alterne jamais avec *e*, alors que germ. *a* = gréco-ital. *o* alterne régulièrement avec *e*, et cela dans les langues du nord comme dans les langues du sud (p. 49); il s'agit des alternances du type gr. *étekon/tétoka*, lat. *tegol/toga*, got. *vagjal/viga*, alors que got. «*ala* = lat. *alo* ne possèdent aucun parent ayant l'*e*» (*ibid.*). Dès lors, le *a* non alternant est appelé *A* «afin de bien

marquer qu'il n'est parent ni de l'*e* (*a*₁), ni de l'*o* (*a*₂)» (*ibid.*) : il est directement attesté par les *a* non anaptyctiques gréco-latins que Saussure passe en revue avant d'examiner les *a* ambigus des langues du nord.

De même qu'il existe en indo-européen un *A* qui se définit par la particularité de ne jamais alterner avec *e*, de même il existe un *O* différent de *o* = *a*₂, qui, au contraire de ce dernier, n'alterne pas avec *e* = *a*₁. C'est l'objectif du chapitre III («Les deux *o* gréco-italiques») de dégager clairement, pour commencer, les *o* qui entrent dans un système régulier d'apophonie qualitative (et non, comme le voulait la *Stufentheorie*, quantitative) avec la voyelle fondamentale *e*. Le *o* apophonique a pour correspondant sanskrit *ā* en syllabe ouverte. Mais, pour Saussure, sa définition est toute morphologique : «La véritable définition de *a*₂ est, ce me semble : la voyelle qui, dans les langues européennes, alterne régulièrement avec *e* au sein d'une même syllabe radicale ou suffixale» (p. 66). L'existence de *o* non apophoniques, par exemple dans le grec *ōzō*, constitue, à côté de quelques indices de type phonétique comme le vocalisme de l'arménien, la raison majeure pour admettre une seconde espèce d'*o*, désignée ultérieurement par *Q*, et entrant par exemple dans *Qk*₂ «voir», *dQ* «donner». À noter que «le rôle grammatical de l'*Q* ne diffère pas essentiellement de celui de l'*A*» (p. 106).

Constituant, en quelque sorte, le bilan des chapitres précédents, le chapitre IV, très bref, s'assigne pour but d'examiner les «Indices de la pluralité des *a* dans la langue mère indo-européenne». L'arien, point d'ancrage de la théorie du *a* unitaire primitif, va paradoxalement fournir une confirmation totalement convaincante du système vocalique reconstruit dans les chapitres précédents. Premièrement, en effet, le sanskrit traite *A* par *ī* dans un genre de racines «tout particulier» où ce *ī* «ne peut avoir ni la valeur *a*₁, ni la valeur *a*₂» (p. 111); secondement, comme Saussure l'avait déjà montré dans l'article de 1877, le sanskrit traite différemment les anciennes gutturales vélaires selon qu'elles précèdent un ancien *a*₁ ou un ancien *a*₂ : il les palatalise dans le premier cas, non dans le second (*čatvārās* initiale **k^ve-...*, *kātaras*, initiale **k^wo-...*). La loi de palatalisation apporte la preuve que la distinction entre *a*₁ et *a*₂ est ancienne. Quant au dualisme primordial entre *A* et *a*₁, il fait l'objet d'une argumentation par l'absurde comme celle qui avait été développée à propos de l'*a* des langues germaniques : ayant d'abord établi «que l'*o* et l'*ā* européens ont été dans la langue mère distincts l'un de l'autre et distincts de tous autres phonèmes» (p. 114), Saussure montre l'impossibilité du fait que l'*e* européen (toujours associé au *o*) et l'*a* européen (toujours associé au *ā*) soient issus par scindement d'un seul et unique phonème *x* : on ne saurait en effet défendre l'idée d'un *Ablaut* ainsi créé de toutes pièces. La théorie de la *Spaltung* a donc vécu, et la seule «solution plausible au problème» est de «transporter tel quel dans la langue mère le schéma obtenu pour l'euro-péen, sauf, bien entendu, ce qui est de la détermination exacte du son que devaient avoir les différents phonèmes» (p. 115). Comme l'a bien souligné C. Vallini, 1969, c'est ici une tout autre conception de l'origine qui voit le jour, fondée sur la fonctionnalité qui fait sens et sur le critère de différencialité, par opposition aux points de vue glottogonique ou étroitement phonétique qui étaient de mise à l'époque.

Couvrant plus de 100 pages, soit plus du tiers du *Mémoire*, le chapitre V, consacré au «Rôle grammatical des différentes espèces d'*a*», représente, selon la formule de Watkins, 1978, p. 64, «le climax d'un livre conçu selon les principes aristotéliens de la tragédie». Se trouve de nouveau au centre du débat la structure radicale et la théorie des renforcements : Saussure fonde sa conception qualitative de l'alternance vocalique sur l'idée d'un parallélisme, d'une analogie de fonctionnement entre les racines qui contiennent une des sonantes *i, u, r, n, m*, suivies ou non d'une consonne, et celles qui ne finissent que par une consonne au sens strict. Il en résulte une vision anti-atomiste des phénomènes d'allomorphie, appréhendés selon les rapports de proportionnalité qui structurent la répartition des variantes : «Car partout où *bhudh* apparaîtra, on verra aussi qu'il y a une racine *pt*, à condition seulement que la forme se puisse prononcer : *bu-bhud-ús, pa-pt-ús; e-puth-ómēn, e-pt-ómēn*. Sitôt qu'on trouve *bhaudh*, on trouve aussi *pat* : *bódhati, peúthetai; pátati, pétetai*» (p. 117; les langues comparées sont le sanskrit et le grec). L'examen systématique des racines de ce type et des conditions dans lesquelles elles présentent soit a_1 , soit a_2 , soit absence d'*a* (p. 119-125) va conduire à une hiérarchisation (cf. Kuryłowicz, 1978, p. 7-8) des trois états de la racine qui n'a plus rien à voir avec le *guna* : la fréquence de a_1 , son apparition dans les paradigmes les plus importants ainsi que dans les cas où «le rejet de l'*a* est prescrit, mais en même temps empêché par une cause extérieure» (p. 126) conduisent Saussure à considérer le degré a_1 (= *e*) de la racine comme le degré de base, celui dont il faut partir (nous dirions : le degré non marqué). Quelle que soit l'origine de a_2 , que Saussure n'attribue pas comme Brugmann aux déplacements du ton, l'échange des deux phonèmes a_1 et a_2 était acquis à la période indo-européenne : «Les langues filles n'ont plus le pouvoir de la produire» (p. 127). Au terme de ce passage, on est donc en présence d'une synchronie où l'état plein de la racine présente tantôt *e*, tantôt *o* dans des conditions morphologiques bien déterminées; cet état plein s'oppose à un état réduit où la voyelle radicale est expulsée : *e/o // ø*.

La mise en lumière des alternances radicales offertes par les racines en consonne ou en sonante préparait le paragraphe central du *Mémoire* où F. de Saussure examine le cas des racines contenant *A* et *Q*, et qui présentent apparemment une apophonie A/\bar{A} , Q/\bar{Q} (p. 127) :

Nous allons, pour plus de clarté, construire tout de suite le système des voyelles tel que nous le comprenons. Il n'est question provisoirement que des syllabes radicales.

Le phonème *a*, est la voyelle radicale de toutes les racines. Il peut être seul à former le vocalisme de la racine ou bien être suivi d'une seconde sonante que nous avons appelée coefficient sonantique (p. 9).

Dans de certaines conditions qui ne sont pas connues, a_1 est remplacé par a_2 ; dans d'autres, mieux connues, il est expulsé.

a_1 , étant expulsé, la racine demeurera sans voyelle dans le cas où elle ne contient point de coefficient sonantique. Dans le cas contraire, le coefficient sonantique se montre à nu, soit à l'état autophongue (p. 9), et fournit une voyelle à la racine.

Les phonèmes *A* et *Q* sont des coefficients sonantiques. Ils ne pourront apparaître à nu que dans l'état réduit de la racine. A l'état normal de la racine, il faut qu'ils soient précédés de a_1 , et c'est des combinaisons a_1+A , a_1+Q que naissent les longues \bar{A} , \bar{Q} . La permutation $a_1 : a_2$ s'effectue devant *A* et *Q* comme ailleurs.

Vocalisme des racines dans l'indo-européen.

Racine pleine	a_1	a_1i	a_1u	a_1n	a_1m	a_1r	a_1A	a_1Q
	a_2	a_2i	a_2u	a_2n	a_2m	a_2r	a_2A	a_2Q
Racine réduite	—	— <i>i</i>	— <i>u</i>	— \bar{n}	\bar{m} —	— \bar{r}	— <i>A</i>	— \bar{Q}

Bien loin de recouper l'apophonie a_1/a_2 propre au degré plein de la racine, l'échange de \bar{A} et de *A* signale donc un degré plein opposé à un degré réduit; les voyelles longues des racines du type *stā, dō*, assimilables à des diphtongues, résultent d'une contraction de la voyelle fondamentale a_1 (= *e*) avec *A* et *Q* qui sont définis fonctionnellement comme des coefficients sonantiques au même titre que *i, u, r, l, m, n*. Toute racine en \bar{a} ou en \bar{o} devient dès lors structurellement identique aux racines du type *ka₁i, na₁u, ta₁n, bha₁r* (p. 128). L'inventaire des données morphologiques fournies par les diverses langues vient confirmer ce parallélisme.

On passera rapidement ici sur les deux points où la théorie des laryngales n'a pas suivi Saussure : son refus d'interpréter les \bar{e} européens par un autre coefficient que *A* (cas de gr. *títhemil/thetós*, p. 132-137); son interprétation des structures radicales du type de gr. *ágō, skr. ájati*, considérées à tort comme hystérogènes (cf. Kuryłowicz, 1978, p. 11 et 12). Le V^e chapitre du *Mémoire* se termine sur un long et remarquable développement consacré aux variations apophoniques et accentuelles utilisées par la flexion et la dérivation indo-européennes, fondant la notion de parenté linguistique par «l'identité des procédés morphologiques plutôt que par l'identité des racines» (Kuryłowicz, 1978, p. 13).

Le VI^e et dernier chapitre («De différents phénomènes relatifs aux sonantes *i, u, r, n, m*»), reprenant la question du traitement des liquides et nasales entamé au 1^{er} chapitre, boucle le livre en même temps qu'il apporte une ultime découverte, à valeur de confirmation de la théorie du \bar{a} . Au centre du débat, les présents sanskrits en *-nā/-nī-* de la 9^e classe, du type *punāti* «il purifie», *gṛṇāti* «il chante», etc., formations spécifiques au sanskrit et à l'aveistique. Une fois l' \bar{a} analysé en a_1 (= *e*) + *A*, celles-ci peuvent être rapprochées des présents à infixes tirés de racines terminées par un autre coefficient sonantique. Un raisonnement proportionnel les soustrait ainsi à l'irrégularité : de même que le thème *bhina₁d* «briser» est tiré, par infixation de *-ná-*, de la racine *bha₁id*, de même *puna₁A* vient d'une racine *pa₁wA*, structurellement identique à *bha₁id* (c'est-à-dire composée d'une consonne au sens strict, de la voyelle fondamentale a_1 = *e*, d'une semi-voyelle et d'une autre consonne répondant au «coefficient»). Cette racine se trouve littéralement attestée dans *pavi-tár, pavi-₁yāti*, etc., où l'*i* de liaison», jusque là inexplicable, témoigne du même traitement de *A* que *sthitá* face à gr. *statós* (p. 224; un découpage morphologique différent **bhi-n-ed-*, **pu-n-eh₂-* sera proposé par Streitberg, 1915⁴, puis Benveniste, 1935⁵). Au degré réduit, une fois a_1 expulsé, les racines dissyllabiques du type de *pa₁wA* présen-

tent une sonante longue, par exemple dans l'adjectif verbal *pūta* (p. 232) issu de *pwA*. L'examen systématique de ce genre de formations permet à Saussure de poser sa lumineuse théorie du traitement des sonantes longues indo-européennes (\bar{i} , \bar{u} , \bar{r} , \bar{n} , \bar{m} < *iA*, *uA*, *rA*, *nA*, *mA*), toujours sur la base du même principe de proportionnalité : « Nous constatons que **pw^Ata*, ou **pu^Ata*, qui est à *pa^{wA}* ce que *pluta* est à *pla^u*, s'est transformé en *pūta* » (p. 233) : c'est un dernier pan de la phonétique indo-européenne qui se trouve éclairé, une fois encore, grâce à un pur raisonnement morphologique.

Chef d'œuvre scientifique et épistémologique, le *Mémoire* fut accueilli comme un livre important, notamment par Havet, Henry, Möller, Hübschmann, Wackernagel, les Anglais Rhys et Sweet, ainsi que par Kruszewski : ce dernier signala d'emblée la spécificité de la méthode consistant à associer systématiquement le vocalisme d'une forme à la catégorie grammaticale à laquelle cette forme appartient (voir Gmür, 1986, qui présente, cite et résume les prises de positions auxquelles a donné lieu le *Mémoire*). Toutefois, Saussure rencontra l'hostilité plus ou moins affichée d'une bonne partie des chercheurs allemands : un traditionaliste comme Fick reprocha ouvertement à l'auteur du *Mémoire* son mode d'argumentation affectionnant le raisonnement par la négative, la proportion mathématique, la généralisation ; sans aller jusqu'au qualificatif d'« erreur radicale » décerné par Osthoff au modèle saussurien de la racine et à l'explication des voyelles longues, des grammairiens de la nouvelle école comme Collitz ou Brugmann exprimèrent autant de réserves que de louanges. De manière générale, la théorie de Saussure fut qualifiée de *scharfsinnig* (« sagace, ingénieuse »), mais on l'accusa aussi d'être compliquée, aprioriste, hasardeuse, peu convaincante même si les questions abordées étaient reconnues comme de haute importance. L'ouvrage de J. Schmidt (*Kritik der Sonantentheorie*, Weimar, 1895), composé d'après le compte rendu qu'en fit Saussure « d'arguments complètement dépourvus de suite » (*Recueil*, p. 541), témoigne des combats d'arrière-garde qui furent menés en faveur d'une vision atomiste de l'indo-européen, accrochée à des discussions de détail relatives à telle ou telle évolution phonétique. Cela n'empêcha pas les conclusions essentielles du *Mémoire* d'essaimer progressivement dans les travaux ultérieurs sans que les auteurs affichent toujours clairement leur dette (cf. Redard, 1978a, p. 33). Suivi sur ce point par Meillet, Brugmann, dans son *Grundriss*, opère avec un seul coefficient ∂ , rebaptisé entre temps *schwa* indo-européen, le nom et la notion étant empruntés à la grammaire hébraïque ; il ne décompose pas les voyelles longues, assignées telles quelles à l'indo-européen.

À l'écart des grands courants, un petit nombre de savants, soucieux de prouver une parenté entre indo-européen et sémitique, s'emparèrent de la théorie des coefficients, muée dans l'intervalle en théorie des « laryngales » : le terme apparaîtrait en référence au sémitique chez le Danois H. Möller (*Vergleichendes indogermanisch-semitisches Wörterbuch*, Göttingen, 1911, p. VI). On doit à ce linguiste d'avoir proposé, dès 1879, de reconstruire un troisième coefficient *E* pour expliquer les alternances $\bar{e}le$ (ultérieurement, il ira jusqu'à poser cinq laryngales). On lui doit aussi d'avoir expliqué les *a* et les *o* non apophoniques

initiaux comme résultant d'un ancien *e* « coloré » par une laryngale amuie en tête de racine : les présents comme gr. *ágō*, *ózō* où Saussure avait vu des exceptions au degré radical plein attendu, sont dès lors reconstruits comme **Aeg*, **Qed*, et assimilés au type régulier C_1eC_2 de *p^hér-ō*, etc. Dans un article de 1912 intitulé « Indo-européen et sémitique » (*Revue de phonétique*, 2, p. 101-132), le sémitisant français A. Cuny présenta une synthèse retenant l'idée, désormais classique, de trois laryngales à caractère consonantique ; il reprit la question du fonctionnement de la racine, suggérant une modélisation du *Schwebeablaut* qui fait le pont entre les vues saussuriennes et ce qu'on appellera plus tard la théorie benvenistienne de la racine (Benveniste, 1935, p. 170-171). Enfin, en 1927, dans un article intitulé *ə indo-européen et h hittite* (*Symbolae Grammaticae in honorem Ioannis Rozwadowski*, 1, Cracovie, p. 95-104), suivi d'un grand nombre d'autres études, le linguiste polonais J. Kuryłowicz montra que le *h* hittite, dans plusieurs cas très nets, continuait le *A* postulé par Saussure : ainsi, dans *pahs-* répondant à lat. *pāscō*, *hantezzi-* face à lat. *ante*, *anterior* (voir Szemerényi, 1973, Mayrhofer, 1981, pour le détail des références). Le déchiffrement du hittite, une langue indo-européenne récemment découverte, apportait presque miraculeusement la « preuve externe » apte à transformer les « coefficients » reconstruits en 1878 par le jeune auteur du *Mémoire* en vérités diachroniques concrètement démontrées.

L'intérêt que les sémitisants ont porté à la théorie des coefficients a contribué à polariser la discussion sur leur nature phonétique, devenue, à la suite d'un renversement de perspective total par rapport au *Mémoire*, le souci obnubilant des « substantialistes » déclarés ou non. C'est ainsi qu'aux yeux de Szemerényi, Saussure, soupçonné d'avoir considéré toute sa vie les coefficients comme des voyelles, n'aurait été, « au mieux, qu'un précurseur du laryngalisme », son « véritable fondateur » étant Möller, et « le triomphe de la théorie » ayant été assuré par Kuryłowicz (Szemerényi, 1973, dans un bilan par ailleurs utile parce que documenté). Témoignant d'une cécité identique devant le caractère morpho(logi)que de la démarche saussurienne, certains comparatistes n'utilisent aujourd'hui encore les laryngales que pour justifier des correspondances lexicales isolées et asystématiques (ainsi, skr. *pitar-*, lat. *pater* < **pAter-*) et s'en passent au contraire le plus possible, « par prudence », dès qu'il s'agit de reconstruire des morphèmes grammaticaux alternants⁶.

Pourtant, on espère avoir montré qu'une théorie des laryngales ne saurait trouver ni pertinence ni validation ailleurs que dans une théorie des alternances vocaliques de l'indo-européen. À l'évidence, ce n'est pas la nature phonétique de *A* et de *Q* qui a préoccupé Saussure, mais leur rôle dans la langue indo-européenne, rôle qui, dès le départ, les classait avec les semi-consonnes *i* et *u*, les liquides *r* et *l*, et les nasales *m* et *n*, la frontière entre voyelles et consonnes n'étant pas tranchée en toute rigueur. L'intérêt et le caractère véritablement révolutionnaire de la notion algébrique de coefficient est précisément d'avoir permis d'abstraire les problèmes de contenus phonétiques pour mettre en lumière les valeurs fonctionnelles, proprement linguistiques. En ce sens, et comme l'a montré Vallini, 1969, le *Mémoire* est bien déjà une œuvre structuraliste, où la notion de « langue » comme système d'entités oppositives et différentielles est non seulement préfigurée, mais pleinement illustrée.

En tant qu'indo-européaniste, Saussure ne mérite pas au même titre que son élève Meillet le nom de «comparatiste», dans la mesure où la comparaison n'a pas pour le Genevois d'autre raison d'être ni d'autre objectif que de déboucher sur une *reconstruction* : «Si le seul moyen de reconstruire est de comparer, réciproquement, la comparaison n'a pas d'autre but que d'être une reconstruction» (*Cours de linguistique générale*, Paris, 1916, p. 299, cf. Reichler-Béguelin, 1980, p. 24; Meillet déclare au contraire dans son *Introduction à l'étude comparative des langues indo-européennes* parue pour la première fois en 1906 : «La grammaire comparée n'a pas pour but de reconstruire l'indo-européen», p. VIII). Si la reconstruction est le but visé par Saussure diachronicien, c'est qu'elle permet le décryptage des anomalies d'un état de langue donné, ou encore la mise à jour, par abstraction, d'un modèle algébrique régularisant (par exemple, le schéma radical), ayant valeur à la fois de modèle de fonctionnement morphologique et de «vérité» diachronique.

Dès lors, la méthode privilégie la reconstruction *interne*, opérée à partir d'un matériau linguistique minimal (cf. Vallini, 1969, p. 23; Watkins, 1978, p. 64); l'outil heuristique préférentiel est, comme on l'a vu à plusieurs reprises, le raisonnement analogique, opération cognitive d'ailleurs identique, dans son essence, à celle qui préside aux créations linguistiques en général (cf. CLG, p. 226).

La conception saussurienne de la reconstruction est donc entièrement fondée sur la conscience de l'allomorphie grammaticale et des conditions qui la gouvernent; elle vise l'indo-européen non comme origine, mais comme ensemble de régularités structurelles propres à une synchronie linguistique antérieure aux langues attestées. À elle seule, l'hypothèse morphologique a une puissance explicative si forte que les entités qu'elle permet de restituer se passent de validation externe : en ce sens, le *Mémoire* marque bien un aboutissement méthodologique dans la pratique de la reconstruction diachronique.

NOTES

¹ Le *Mémoire* sera cité ici dans la pagination du *Recueil*.

² CLG/De Mauro, p. 325-334; «Souvenirs de F. de Saussure concernant sa jeunesse et ses études», éd. par R. Godel, *CFS*, 1960, 17, p. 12-25.

³ Le texte de Saussure fournit les références exactes des travaux auxquels il est fait allusion ici.

⁴ Cf. W. Streitberg, 1915, «Ferdinand de Saussure», *Indogermanisches Jahrbuch*, 2, p. 203-213.

⁵ Cf. E. Benveniste, 1935, *Origines de la formation des noms en indo-européen*, Paris, p. 159-160.

⁶ Ainsi procède E. Garcia Domingo, *Sandhi en Indoeuropeo*, Burgos, 1985.

Section 4 L'étude des langues romanes

Wulf Oesterreicher

Bien que l'on connaisse des ouvrages du XIII^e siècle qui traitent dans une perspective rhétorico-philologique d'une langue romane, à savoir du provençal (cf. les *Razos de trobar* du Catalan Raimon Vidal de Besalù ou le *Donatz Proensals* de Uc Faidit), il existe une tradition qui fait commencer l'histoire du romanisme avec le traité *De vulgari eloquentia* de Dante, composé entre 1303 et 1304. En fait, Dante s'interroge sur la diversité et la variabilité des langues humaines et propose une première classification des langues romanes, basée sur la particule affirmative (langue d'*oïl*, d'*oc* et de *si*), ainsi qu'une description des dialectes italiens (cf. Vitale, 1955, p. 7-11; Vârvaro, 1968, p. 13-19; Gauger *et al.*, 1981, p. 40-42; surtout Apel, 1980). Mais si l'on entend par romanisme non seulement l'étude d'une seule langue, mais une description des langues romanes basée sur une conception précise de leur parenté et de leur origine latine, il est évident que seuls des aspects isolés de ce vaste champ de recherche ont pu être traités d'une manière satisfaisante avant le grand tournant de la réflexion linguistique aux environs de 1800.

Pourtant, dans ce que l'on appelle «préhistoire» de la linguistique romane, les connaissances positives s'accroissent peu à peu dans les descriptions grammaticales et dans l'élaboration et la compilation de glossaires et de dictionnaires¹. À l'époque de la Renaissance qui, enfin, accepte l'idée de «dignité» et de «perfectionnabilité» des langues vulgaires, on assiste même aux premières tentatives d'un «comparatisme philologique» visant la ressemblance, voire la parenté gramma-